



Constant-Martin CHEVILLON

(1880 - 1944)

*j'ai comme votre plus ardent
la science et c'est la plus précieuse
de nos valeurs*

*reunir après mon décès, l'œuvre
vous de nos sentiments les
cordiaux.*

- [Signature]



*C. Chevillon
42. Rue des Bernardines
Paris 5^e*

Fac-similé d'une lettre envoyée au Dr Ph. Encausse,
en décembre 1938, par le regretté C. Chevillon,
Grand Maître de l'Ordre Martiniste.

Constant CHEVILLON

Constant Martin Chevillon est né le 26 octobre 1880 à Annoire (Jura).

Il passa son enfance dans ce petit village, aux confins de trois départements : Côte d'Or, Saône-et-Loire et Jura, sur une plaine aux horizons lointains.

Déjà, par ses études scolaires, on remarque un enfant admirablement doué, si bien que son maître d'école et son curé décident de lui apprendre au surplus le latin, et ses parents, modestes cultivateurs, se proposent de lui faire poursuivre ses études. Le voici, à 12 ans, au collège de Montciel, près de Lons-le-Saunier (Jura) pour ses classes secondaires. Doué d'une prodigieuse mémoire, il assimilait parfaitement bien tout ce qui lui était enseigné ; toutefois, ses préférences le porteront vers la littérature : Histoire ancienne, les classiques, enfin la philosophie. Les examens, passés brillamment, l'amènent vers des études plus complètes encore. Il entre à la Faculté des Lettres de Lyon où, devenu bachelier, il travaillera pour la licence et enfin l'agrégation.

Il suit les cours du célèbre Arthur Hannequin, professeur de philosophie. La Critique de la Raison Pure et l'Histoire générale des Théories philosophiques le passionnent, mais cet enseignement est donné par un homme que Constant Chevillon aime et vénère profondément, car il trouve en lui la plus noble aspiration de son âme : il complétait le précepte de Socrate sur le « CONNAIS-TOI » en ajoutant : « Se renoncer à soi en se donnant aux autres ». Cet enseignement sera pour le jeune Constant tout le programme de sa vie.

Nous le voyons si profondément peiné lors de la mort de son professeur Arthur Hannequin, en 1905, qu'il renonce à écouter celui qui doit le remplacer et il abandonne cette carrière universitaire dans laquelle il s'était engagé.

Sur la proposition d'un ami, il entre simple employé dans une banque à Lyon où son existence matérielle est assurée. Il reste à la Société Générale jusqu'en 1913 pour entrer ensuite à la Banque Nationale de Crédit où il restera jusqu'à son heure dernière.

Et c'est, comme pour Jean Bricaud, une vie en partie double : le jour le travail insipide et absorbant à la banque, mais les soirées seront consacrées à l'intellect.

En 1906, des amis l'entraînent dans un groupement artistique voué à la bonne chanson : « l'Athénée » dont il deviendra le trésorier et aussi l'organisateur, car le président, son ami, reconnaît en lui le goût le plus sûr pour le choix des chansons et des poèmes. Il sait adroitement présenter au public ceux dont le talent qu'il pressent est encore obscur : c'est ainsi qu'il se liera d'amitié avec Xavier Privas et Francine Lorée, son épouse, qui ont laissé leur nom dans la bonne chanson française.

Malgré ce cercle aimable et divertissant, Constant Chevillon croit qu'il y a mieux à faire... Il a le culte du Beau et veut s'y consacrer. Avec quelques camarades, en 1911 il fonde une Société Littéraire qui aura nom « L'ATTIQUE » où, par des causeries, il donne largement à ceux qui en ont été privés, les notions d'Art qu'il porte en lui.

Combien, l'ayant écouté, lui doivent l'éclosion d'un peu d'idéalité qui viendra illuminer leur condition modeste. Sa prose cadencée semble plus belle qu'un poème. Celui qui l'écoute parler d'une églogue ou des Propylées ressent une harmonie se réveiller dans le tréfonds de son être, l'évocation presque réelle l'amènera par la suite à cultiver son esprit.

A cette époque, Constant Chevillon n'avait pas encore pénétré dans le domaine initiatique. C'est par son ami J.B. Roche, poète et astrologue, qu'il entend parler d'occultisme. J.B. Roche veut faire son horoscope et lui révèle qu'il mourra dehors, fusillé. Dès 1912, Roche a vu, en astral, la guerre qui éclatera, imprévue, en 1914. Le petit cénacle est alors dispersé ; avant de se séparer pour de longues années, Roche lui présente Jean Bricaud. Tous seront mobilisés, J. Bricaud à Langres, et Constant Chevillon sera envoyé d'abord en Alsace, puis en Champagne où il sera blessé une première fois. Retourné au front en 1916, il est dans la Somme le 8 juillet. Blessé cette fois gravement, le bras gauche brisé par une balle, il ira d'hôpital en hôpital avec des souffrances atroces et la perspective d'être infirme. Cependant, il ne le sera pas ; son bras guérira lentement, mais ses souffrances dureront longtemps encore...

Cette dure école l'a fortement mûri. Il aspire à une science ignorée qu'il avait seulement pressentie avant la guerre et, lorsque Roche et Bricaud seront de retour à Lyon, Constant Chevillon deviendra le plus fidèle disciple de celui-ci.

Il trouve dans la science initiatique le complément de ce qu'il possède déjà, car l'enseignement des Facultés universitaires délivrent une science exotérique ; si l'élève n'est pas suffisamment guidé, il reste sous le porche, mais s'il trouve le fil d'Ariane, il sera conduit dans le Temple et vers le tabernacle. Or, l'ésotérisme de J. Bricaud devait combler pleinement ce néophyte. D'abord la science des Nombres le fit pénétrer beaucoup plus avant dans la philosophie pythagoricienne et il trouva enfin des explications par des lois insoupçonnées jusqu'ici et que seul l'ésotérisme peut donner. Avec un tel disciple, J. Bricaud se lia par une grande amitié et, pendant des années, il le façonnera pour en faire son meilleur adepte et le désignera pour son successeur.

A la mort de son Maître et ami, Constant Chevillon devenu G :: M :: constitua peu à peu des groupements à Paris et compléta dans d'autres villes ceux que son prédécesseur avait en préparation ; enfin, il maintint toutes les formations des

colonies et de l'étranger ; ainsi il remplaça dignement celui que chacun regrettait.

Grâce à lui, la Science ésotérique était plus largement distribuée que par J. Bricaud. Il voulait donner à tous la possibilité de réintégration et mettre sur la Voie le plus grand nombre, et surtout, il leur inculquait des lois morales si nécessaires à notre époque.

En 1926, il avait fait éditer « ORIENT OU OCCIDENT ». En 1937 : « REFLEXIONS SUR LE TEMPLE SOCIAL ». En 1938 : « LE VRAI VISAGE DE LA FRANC-MACONNERIE ». En 1942 : « DU NEANT A L'ETRE ». En 1944 : « ET VERBUM CARO FACTUM EST ». En 1946 : « LA TRADITION UNIVERSELLE » parut comme œuvre posthume.

En 1940, après l'armistice, les événements le rappelèrent à Lyon et c'est là qu'il trouva la mort, le 25 mars 1944, martyrisé et fusillé comme otage par les exécuteurs de la Gestapo.

Cet homme si bon et si charitable avait renoncé à soi pour se donner aux autres...

Son corps est inhumé dans la même tombe que son Maître et ami, dans un petit cimetière de campagne, près de Lyon. Leur dépouilles mortelles sont là ⁽¹⁾ mais ces deux grands Initiés sont dans la gloire du DIVIN PLEROME.

Madame J. BRICAUD.



Document inédit

(1) Cimetière de Francheville.

L'Initiation a consacré un article particulier à la mort du Grand Maître Constant CHEVILLON. Cf. *l'Initiation*, n° 4 de 1960 (Octobre-Novembre-Décembre) : *Les derniers moments de Constant Chevillon*, par Madame Jean Bricaud. D'autre part, une photographie de la tombe se trouvant au cimetière de Francheville-le-Haut a été reproduite dans le n° 2 de 1969 (Avril-Mai-Juin) de *l'Initiation*.

Voici un extrait du récit de la regrettée Madame Jean Bricaud :

(...) Je regardais depuis la terrasse et lui dis : « Je crains que ce soit la police car il y a deux voitures en face ». « C'est bien, je descends, dit-il ». Je frémis. Mon amie lui dit : « Ne descendez pas, je vous en prie ! » — « Et pourquoi donc ? » Elle n'insista pas mais je descendais derrière lui ; il ouvrit un peu la porte et demanda ce qu'on lui voulait... « Police ! »... Alors on poussa violemment la porte et quatre individus armés pénétrèrent ; on nous bloqua dans le hall, on fit descendre notre amie restée au-dessus pour la joindre à nous et l'on nous mit un gardien armé d'une mitraillette devant la portière... J'avais fortement protesté : « Montrez-moi votre carte de police ». Le chef de la bande ricana... « Que désirez-vous donc ? » dis-je... « Perquisitionner. » « Bon, alors je suis tranquille car il n'y a rien, ni tracts, ni arme, ni munitions. » Enfin ils montèrent à trois, fouillèrent chez moi, négligèrent montre en or et quelques billets dans ma chambre, ouvrirent tiroirs, armoire, regardèrent le dossier d'un livre resté inachevé par la mort de mon mari (sur Huysmans) puis revinrent demander où était la chambre de M. Chevillon ; je dus traverser le jardin avec le chef qui, d'une main tenait mon bras, de l'autre un énorme revolver et nous revenions ainsi à notre point de départ. Il me laissa à nouveau sous la garde de l'individu armé avec mes amis. Je demandais alors à ce gardien jeune pourquoi on procédait ainsi avec nous ; il dit en sourdine : « C'est la police de Vichy ». Il n'y avait rien à dire, cette police agissait de concert avec la gestapo sous les ordres de Darnand ou de Doriot. Le chef avec ses acolytes revinrent au bout de quelques instants : « Vous n'avez rien trouvé ? », demandai-je. — « Non », avoua-t-il. Cependant il emportait en le dissimulant un colis, (c'était, nous l'avons vu par la suite, la valise de M. Chevillon). Il lui dit brutalement : « Vous, venez avec nous ! » — « Moi ? qu'ai-je fait ? » — « C'est pour l'interrogatoire, ce sera vite fait. » Et lui, la conscience tranquille consent à les suivre ; nous lui donnons pardessus et cache-col et nous l'avons embrassé toutes deux. Il m'a bien regardée, tout pâle, très triste. On le fit monter en voiture. Les deux voitures partirent tous feux éteints dans la direction « descente de Choulans », mon amie et moi le cœur serré sommes restées seules à la maison. Voilà...

« Dès lors, les nerfs tendus, nous attendions son retour. Il était 20 h. 45 environ à leur départ. Vers 23 h. hurla une alerte qui fut suivie d'un violent bombardement sur Vénissieux-Saint-Fons. Nous regardions les lueurs des fusées et des incendies dans le jardin. Malgré les plus intenses bombardements nous n'avions pas peur ; nous ne quittâmes jamais la maison. La fin de l'alerte se fit à 1 heure du matin ; nous reprîmes espoir du retour de notre infortuné malgré une secrète appréhension... Il ne revenait pas... Nous avons attendu jusqu'à 3 heures avant de prendre un peu de repos. Vers 9 heures on sonna. C'était la police qui me demandait. « Encore ? », dit mon amie en ouvrant, « mais la police est venue

ORDRE MARTINISTE



SUPRÊME CONSEIL

— pour la France & l'Étranger —

Carte de M^{re} S^{re} C^{re}
délivrée au Fr^{re}
Constant Chevillon
le 10 Mars 1921

Le Président du Suprême Conseil

Jean de Bismarck
P. J. G. M.

Document inédit

Louis-Claude de SAINT-MARTIN
(Le Ministère de l'Homme-Exalté)

hiers soir ». — « Comment ? la police ? » — « Oui, messieurs » — « Alors nous voulons voir Madame Bricaud. » Elle fit monter ces deux hommes très courtois qui me montrèrent leur carte. « Madame, nous venons pour M. Chevillon qui est un peu souffrant, il nous faut quelques renseignements, comment il se trouvait chez vous, à quel titre, et ce qui s'est passé hier soir ici ; venez avec nous à la police judiciaire, nous vous ramènerons en voiture. Ils demandèrent à voir la chambre de M. Chevillon et en gardèrent la clé. Là, régnait un grand désordre, tout était bouleversé ; il fallait ne rien toucher, laisser tout en cet état. Enfin, me voici place Saint-Jean, à la Police Judiciaire. Je fus minutieusement interrogée sur les activités de mon vieux camarade. A chaque instant je demandais à le voir : « Oui, Madame, vous le verrez, mais attendez, nous avons encore à vous demander... » C'était interminable, mon angoisse augmentait et je redoutais d'arriver trop tard, il devait vouloir me parler certainement et je suppliais de faire plus vite. Bref, vers midi j'appris la vérité, la vérité toute nue, effroyable... *Il était mort !* et l'on me montra une vingtaine de balles (les douilles) trouvées autour de son corps. Ce corps avait été découvert encore chaud sur le bord d'une route à Saint-Fons, montée des Clochettes, vers 22 h. 45, la veille au moment de l'alerte par des gens qui fuyaient dans les champs. Ces personnes avertirent deux gardiens de la paix. L'un resta sur place, l'autre partit faire son rapport. Dans la nuit une voiture transporta la dépouille de M. Chevillon à l'institut médico-légal. Il avait encore sur lui tout ce qui lui appartenait : montre et chaîne en or, carte d'identité, carte demi-tarif chemin de fer, billet et place pour le train de Paris, ses bagues, son portefeuille contenant ses papiers et une assez forte somme — tout avait été retrouvé intact. »

Madame J. BRICAUD